

TEMPERATURE Du 17 décembre 1900.

Table with 2 columns: Time (Matin, Midi, P. M.) and Temperature (Celsius, Fahrenheit).

Une nouvelle ère POUR LES ETATS-UNIS.

Nous avons beau scruter, fouiller dans tous les sens l'histoire, nous ne dirons pas seulement des temps modernes, mais de toute l'humanité, nous n'y apercevons nulle part un spectacle aussi étonnant, aussi ébouriffant, nous dirions volontiers aussi terrifiant, que celui que nous offrent, depuis quelques années, les Etats-Unis d'Amérique.

Mais à peine ont-ils, grâce à ce secours inespéré, conquis leur émancipation, qu'ils font appel à tous les déshérités, à tous les aventuriers, à tous les mécontents de ce bas monde. Leur population grandit, double, triple, quadruple en quelques années, grâce à l'appel qu'ils trouvent chez les nations européennes.

A toute autre époque de l'histoire, ces nations qui ne connaissent que la monarchie, se faisaient un devoir d'arrêter le mouvement; elles le favorisent au contraire, et en moins de quatre-vingt ans, cette population s'élève de moins de trois millions à près de quatre-vingt millions d'âmes.

Il y avait dans les Antilles, près d'elle, une ou deux îles, anciennement exploitées par une puissance européenne et qui étaient constamment en révolte, pour reconquerir son joug intolérable.

Par la même occasion, et d'un seul coup de filet, elle s'empara de deux des plus considérables archipels qu'il y ait sur le globe et devint la véritable souveraine des Philippines. Du jour au lendemain, la voilà, une des plus formidables puissances coloniales du monde.

En vertu de la doctrine Monroe contre laquelle les puissances du vieux monde n'ont jamais protesté que platoniquement, elle se trouve virtuellement maîtresse de tout le continent américain et considère toutes les républiques de cette immense région comme ses satellites dévoués. Ces républiques voulaient protester; mais elles ne le firent pas, et elles le font, ce n'est qu'à la sourdine et in petto.

LES CAUSES CÉLÈBRES

Paris, 7 décembre.

La journée du 3 décembre a été marquée par deux affaires judiciaires intéressantes à des titres divers. L'une est le procès de Mme veuve Henry contre M. Joseph Reinach; l'autre, la mise en jugement, devant la cour d'assises de Nîmes, de l'assassin présumé de Mme de Vaucrose.

Il semble aussi, d'ailleurs, que pour l'affaire de Vaucrose, il y ait des dessous auxquels la politique ne serait pas étrangère. On parle d'intérêts de clocher, d'un agent électoral que de puissantes influences coalisées cherchaient et réussiraient même à contraindre aux atteintes de la justice.

Les crimes terrifiants ne manquent pas, hélas! Les Billôire, les Abadie, les Gilles, les Meunier, les Moyaux ne sont que trop nombreux et que trop fréquents. Pendant quelque temps, ils servent de pâture à la curiosité publique. On s'arrache les journaux qui donnent les détails de l'affaire. On publie le portrait de l'assassin. Tout le monde en parle. Le jour où il passe en jugement, il devient l'objet d'un intérêt presque sportif.

On attend le verdict avec impatience, on le reçoit avec anxiété. Puis, le jour de l'exécution, c'est encore un événement. Les bons snobs se rendent en bande sur le lieu sinistre après quelque sauter fin destiné à leur donner un peu de courage.

Les journaux décrivent avec complaisance et minutie les moindres détails de l'événement. Le condamné dort profondément, quand le directeur de la prison est venu lui apprendre que l'heure de l'exécution avait sonné. Il s'est réveillé en sursaut, avec un air hébété, et s'est mis à claquer des dents, sans mot dire.

DEUIL. Mme la comtesse Martel (Gyp) vient d'être cruellement frappée dans ses plus chères affections. Son fils aîné, maréchal des logis de saisis, vient de mourir des suites d'un Soudan français.

Mme la comtesse Martel (Gyp) vient d'être cruellement frappée dans ses plus chères affections. Son fils aîné, maréchal des logis de saisis, vient de mourir des suites d'un Soudan français.

ment et aussi les parties prisées. Bref, la légende se crée. Si Cartouche et Mandrin n'avaient pas été des héros de brigands tout particuliers, croyez-vous que leur renommée fût arrivée jusqu'à nous? Et il fallait bien qu'ils fussent le contraire du banal pour avoir réussi à émerger au milieu d'une époque où le brigandage n'était point une anomalie.

Cause célèbre, le procès de la Brinvilliers, d'abord parce que les affaires d'empoisonnement apportent toujours avec elles l'angoisse de quelque chose de nouveau et d'inconnu, et aussi parce que la criminelle était une femme de qualité, et que beaucoup de grands personnages avaient été mêlés à l'affaire.

Cause célèbre, l'affaire Lally-Tollendal. Avant même que le malheureux ne fût exécuté, on présentait déjà son innocence, qui fut, plus tard, victorieusement proclamée.

Cause célèbre, l'affaire de Lezardrieux, qui fut un profondément l'opinion publique, qu'elle restera éternellement dans la mémoire des hommes, et qu'on en peut tirer un drame: le Courrier de Lyon, un chef d'œuvre imprévisible, lui aussi.

Cause célèbre, l'affaire Fualdès. On raconte que, de même que pour l'affaire Vaucrose, de puissantes influences électoraux étaient en jeu. L'affaire Fualdès est entrée dans la légende, avec une complaisance célèbre dans le monde entier.

Cause célèbre également, cette affaire La Rouillère, si embrouillée, si passionnante et si peu claire encore aujourd'hui. Et l'affaire Lafarge! Que de gens ont cru et croient encore à l'innocence de la belle et si captivante empoisonneuse! Et cette affaire du marquis de Noyse, qui est pour témoin le ciel-bien et la mer bleue de Provence! Car il est à remarquer que la plupart des causes célèbres nous viennent du Midi.

La Sécurité à Londres.

La ville de Londres, est en ce moment, occupée d'une grave question, celle de sa propre sécurité. Jamais les millions d'habitants qui peuplent l'immense et misérable cité de l'East End n'avaient manifesté telle violence et telle brutalité. Non pas que le crime proprement dit, assassinats et outrages, ait considérablement augmenté; mais les rixes, les batailles, les attaques nocturnes, les déprédations commises par des jeunes variétés se multiplient dans des proportions effrayantes.

Cette maladie, Londres l'appelle le "hooliganisme", du nom de type de voyou, qui a été récemment créé par un journaliste. Une assemblée de laïques et de membres du clergé s'est réunie deux fois depuis quelques semaines pour étudier la question. On n'a pas oublié les scènes déplorables et scandaleuses qui se sont produites à Londres, les jours de la délivrance de Laidy Smith et de Mafeking, surtout au retour des volontaires de la Cité. Des bandes d'hommes et de jeunes gens ont occupé le Strand et n'ont pas, pendant plusieurs heures, laissé passer une seule femme, accompagnée ou non, sans la saisir, l'enlever, l'embrasser, en se passant de main en main.

Cause célèbre, l'affaire Lacenaire et la Brinvilliers sont des cas sur lesquels le dilettantisme des psychologues, amateurs ou professionnels, trouvera toujours matière à discuter. Comme les bons ouvrages, les crimes ont à la fois de la psychologie passent seuls à la postérité.

L'extranéité, tout autant que le mystère, a sa part dans cette sélection d'horreurs. Faut-il le dire, maintenant, ce mot "horreur" que nous venons d'employer, bien, que propre en soit, nous paraît excessif, quand il s'agit des causes célèbres.

Bien de meilleur que l'eau d'Abita gazeuse. Essayez-la vous en serez vite convaincus. Délivrée partout \$1,50 par douzaine.

MORCEAU DE ROI.

Rarata est une petite île océanique que la France s'est annexée, il y a quelques mois, et dont la reine, femme intelligente et volontaire, à ce qu'on dit, répond au nom de Tabuca.

Les vieux chefs n'ont élevé de revendication que sur un seul point: ils auraient voulu qu'il fut stipulé dans la charte que la tortue ne pourrait — comme par le passé — figurer sur la table royale.

Malgré son vif désir de conciliation, le représentant de la république française n'a pas cru devoir insister dans la loi de privilège exorbitant. Les principes de 89 exigent que tous les indigènes de l'île puissent sans exception manger de la tortue, lorsqu'ils le leur en prend fantaisie. Cela fera partie désormais, des droits des citoyens de Rarata.

La télégraphie sans fil. Les journaux italiens annoncent que M. Marconi est arrivé à éviter les graves difficultés qu'opposaient à la transmission télégraphique sans fil à travers l'Atlantique. On pensait, en effet, que, vu la courbe décrite par la terre entre l'Europe et l'Amérique, on serait obligé d'élever des appareils d'une hauteur fantastique. Or, M. Marconi vient d'inventer un appareil qui permet d'allonger les ondes aériennes presque jusqu'à l'infini.

On espère que la transmission du premier message entre Southampton et New York se fera l'année prochaine.

La Reine Victoria en France.

On avait dit que la reine d'Angleterre, renonçant à aller en France, se rendrait, au printemps, en Italie, pour sa villégiature annuelle sur les bords de la Méditerranée.

Quant à l'artiste qui remplit le rôle d'Anna Moore, l'héroïne de la pièce, c'est une femme d'un véritable talent et surtout d'un talent consciencieux: elle ne s'amuse pas à chercher des yeux l'effet qu'elle veut produire sur le public; elle est tout entière à son rôle et c'est là précisément qu'elle trouve le succès.

"Way Down East" n'est pas un drame chargé d'aventures; il n'y a qu'une seule mais qui est poignante et romue profondément le spectateur. Miss Bevil Hope a été fort applaudie et elle méritait de l'être, ainsi que ses camarades de troupe. La compagnie est, en effet, bien composée avec soin et intelligence: elle a fait beaucoup d'effet dimanche soir et ses heureux début assure toute une série de succès semblables.

Quant à M. Freeman, il nous a donné un excellent Strablow. "The Banker's Daughter" est peut-être le plus grand triomphe de la troupe Baldwin; c'est à dire que la semaine sera fructueuse.

Abita, Abita, Abita. Que de trésors de santé cette Eau soutient.

THEATRE DE L'OPERA

Nous avons vu, dimanche dernier, une matinée, une soirée comble, à l'Opéra. On y donnait la seconde de "Samson et Dalila." Mme Bonheur, notre superbe contralto, M. Chastan, dans son grand rôle de Samson, et M. Balleroy, si chambré, a été brillante, l'exécution a été plus brillante encore. Nous ne connaissons rien comme une belle salle pour donner de ces trains aux artistes et douler les moyens.

Mme Bonheur est de beaucoup la meilleure Dalila que nous ayons vue ici. A son magnifique organe, elle manie avec talent, elle joue la beauté qui double l'illusion, achève la conquête de public. Les deux partenaires de cette œuvre, MM. Chastan et Balleroy, étaient en voix et ont exécuté brillamment leurs rôles. Seconde matinée aussi heureuse que la première.

Mme Bonheur est de beaucoup la meilleure Dalila que nous ayons vue ici. A son magnifique organe, elle manie avec talent, elle joue la beauté qui double l'illusion, achève la conquête de public. Les deux partenaires de cette œuvre, MM. Chastan et Balleroy, étaient en voix et ont exécuté brillamment leurs rôles. Seconde matinée aussi heureuse que la première.

Mme Bonheur est de beaucoup la meilleure Dalila que nous ayons vue ici. A son magnifique organe, elle manie avec talent, elle joue la beauté qui double l'illusion, achève la conquête de public. Les deux partenaires de cette œuvre, MM. Chastan et Balleroy, étaient en voix et ont exécuté brillamment leurs rôles. Seconde matinée aussi heureuse que la première.

Mme Bonheur est de beaucoup la meilleure Dalila que nous ayons vue ici. A son magnifique organe, elle manie avec talent, elle joue la beauté qui double l'illusion, achève la conquête de public. Les deux partenaires de cette œuvre, MM. Chastan et Balleroy, étaient en voix et ont exécuté brillamment leurs rôles. Seconde matinée aussi heureuse que la première.

Mme Bonheur est de beaucoup la meilleure Dalila que nous ayons vue ici. A son magnifique organe, elle manie avec talent, elle joue la beauté qui double l'illusion, achève la conquête de public. Les deux partenaires de cette œuvre, MM. Chastan et Balleroy, étaient en voix et ont exécuté brillamment leurs rôles. Seconde matinée aussi heureuse que la première.

Feuilleton L'Abille de la N. O. INFAME! Par George Spitzmuller. CINQUIÈME PARTIE. LA COMMUNE. IV LA PÉTROLEUSE.

—Voilà ma mitrailleuse! dit la mégère avec orgueil en montrant son bidon de pétrole. —En attendant que tu la fausses cracher, sers-nous un canon, ma femme. Et viens trinquer avec nous. Ça te donnera du cœur au ventre pour cette nuit! ... Pose là ton baril, ma vieille canotière!

Vers dix heures du soir, une ombre silencieuse glissait sur un des trottoirs de l'avenue de Chigny. C'était la silhouette de la Rouquine. L'horrible créature, la tête enveloppée d'un châle, allait vite. Elle dissimulait dans un vieux foban un objet assez volumineux: le bidon de pétrole. La nuit était profonde, le chemin désert. Arrivée au tiers de l'avenue, Véronique examina avec soin les maisons pour reconnaître celle qu'elle cherchait.

Enfin, elle s'arrêta devant une construction élégante, bâtie en retrait et entourée d'une clôture grillée. Le numéro était fixé à la porte, très bas, et la Rouquine eut la satisfaction d'y déchiffrer un 7. —C'est ici! murmura-t-elle. Elle fit le tour de la propriété, lentement, comme une hyène qui flaire. Devant, il y avait un petit jardin; derrière, une cour. Plusieurs fenêtres de la maison étaient éclairées. Mais on n'entendait aucun bruit de vie dans le bâtiment.

Son tour accompli, Véronique se retrouva devant la porte. Il était nécessaire, pour elle, d'être fixée sur un point important: Y avait-il un chien de garde? L'affirmative eût sérieusement dérangé ses projets. Ayant été élevée à l'école de l'Antioch, professeur de cambriolage et d'effraction, la Rouquine ne fut pas longtemps embarrassée sur le moyen de se renseigner. Elle lança quelques cailloux dans le jardin. Les pierres, en tombant sur le sable des allées, produisaient un grésillement caractéristique qui n'est pour écho aucun abolement. L'espérance, plusieurs fois renouvelée, donna la même résultat négatif. —Va bien! se dit la Rouquine. Pas de caniche! Sûre de n'avoir rien à craindre

à cet égard, elle voulut ouvrir la porte, qu'elle trouva fermée à clef. —C'est embêtant pensa-t-elle. Faudra que j'escalade. De nouveau, elle fit le tour de l'habitation pour chercher un endroit favorable. Derrière, le mur était beaucoup plus bas que sur l'avenue. Véronique se hissa sur la falte et se laissa glisser dans la cour. Elle resta un instant cachée dans l'ombre d'une encoignure et observa. De ce côté, la façade était absolument sombre. Après quelques minutes d'attente, la pétroleuse certaine de n'avoir été ni aperçue, ni entendue, longea le mur pour gagner le jardin.

Sur le devant, la lumière brillait aux mêmes fenêtres que tout à l'heure, découpant sur le fond obscur de la maison de larges baies éclairées. —Repos! se dit Véronique en se dissimulant dans un petit massif. Bientôt les lampes s'éteignirent presque simultanément et l'intérieur. Le misérable eut la sensation d'un regard subitement voilé. Elle murmura: —Le moment approche. On va rouiller dans la boîte. Presque aussitôt, la grande porte de la maison s'ouvrit. Une femme parut. Elle était coiffée d'un bonnet dont la blancheur faisait une tâche claire

dans la nuit, et tenait à la main un trousseau de clefs qui tintelait. —C'est la bonne! pensa la pétroleuse. Elle va voir si la grille est bien fermée. Profitons de son absence pour pénétrer dans la tuerie. La supposition de Véronique était exacte. La domestique passa tout près d'elle, se dirigeant vers la porte du jardin. Sans réfléchir davantage, la Rouquine s'élança dans la maison. Le difficile était d'entrer. Elle y avait réussi. Il lui serait toujours plus aisé de sortir, sinon par les portes, du moins par une fenêtre.

Une fois dans le vestibule, Véronique, en tâtonnant, remonta l'escalier. Elle le gravit quatre à quatre. Ses pieds, chaussés d'espadrilles, ne faisaient aucun bruit. Elle monta ainsi jusqu'à un palier du grenier, qui surmontait directement le premier étage. A peine y était-elle arrivée, qu'elle entendit, en bas, la bonne refermer la porte du vestibule. Mais maintenant, où se cacher? La domestique allait monter dans sa chambre située, vraisemblablement, sous le toit. Vite, la Rouquine frotta une allumette. La faible lueur que donna le petit morceau de bois lui fit remarquer une soupente encombrée de malles, de caisses, de

ballots, [de chiffons et d'objets divers. La femme d'achille se blottit dans ce local de débarras. Dix secondes après, la bonne se trouvait à son tour à l'étage du grenier et entra dans sa mansarde. La pétroleuse demeura envivronnée une demi-heure immobile, prêtant l'oreille. L'habitation était silencieuse... En haut comme en bas, on dormait. Le moment d'agir était venu. Véronique débâta son bidon et sortit de dessous son tablier un paquet d'étoupes dont elle forma un tas qu'elle imbibait de pétrole; elle arrosa ensuite de liquide minéral le plancher même de la soupente et tous les objets qui s'y trouvaient.

Mais la Rouquine ne vida pas complètement le réservoir de fer-blanc. Elle le plaça sur les étoupes rendues inflammables. De cette façon, une terrible explosion devait infailliblement se produire au cours de l'incendie. Puis Véronique sortit de sa poche une mèche de coton assez longue et la trempa dans le pétrole. Un bout de cette mèche, ainsi humectée, et fortement pressée entre les doigts pour éviter une combustion trop rapide, fut disposée contre la tas d'étoupes. Tout était prêt... L'incendiaire n'avait plus qu'à provoquer la flamme.

—Quel joli feu ça va faire! murmura-t-elle avec un hideux sourire. Un frotement d'allumette sur une boîte, et une petite lueur bien tendre pansacha l'extrémité libre de la mèche qui se mit à brûler lentement. La mégère se releva et descendit avec précaution les escaliers. En bas, elle constata avec joie que la porte donnait accès depuis le vestibule dans la cour était simplement fermée à la targette. L'ouvrir fut un jeu pour elle.

Reprenant le chemin suivi pour entrer, elle ne tarda pas à être de l'autre côté du mur. De là, elle regarda l'avenue, où elle attendait à quelque distance. Un quart d'heure passa sans que Véronique remarqua rien d'anormal. —Est-ce que la mèche se serait éteinte? se demandait-elle. Tout à coup, elle aperçut une étincelle, puis deux, puis trois, puis mille. Le feu avait couvé. Il se déchaîna. Une gerbe très large craqua le toit et montait dans le ciel, éclairant les alentours. La colonne incandescente fumait en un roulement de foudre. La pétroleuse contemplant ce spectacle, en ricanant, les yeux dilatés d'une volupté atroce. Personne ne passait dans l'avenue de Chigny. Nulle voix